

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 35 (1897)  
**Heft:** 29

**Artikel:** Lè ringuès  
**Autor:** C.T.  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-196359>

#### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 13.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

au soir, des marais de Molondin à ceux de Champtauroz, ou méditant la ligne à la main, au bord du Buron ou de la Mentue, revenaient bêdouille ; lui, jamais !

Tout le monde au village en avait conclu que Preichon était en possession de quelque « secret », attirant dans son carnet, suivant les besoins, levrauts, truites ou perdrix. De bonnes femmes allaient même jusqu'à prétendre qu'il n'y avait rien d'impossible (le cas, du reste, s'était déjà « eu vu »), que Preichon n'eût des accointances avec le malin esprit.

Or, aujourd'hui, grâce à ce chiffon de papier devenu inopinément notre propriété, nous sommes en mesure de lever le voile derrière lequel sont demeurés cachés les exploits du chasseur, pêcheur et (soit dit sans vouloir ternir sa mémoire) du braconnier que fut l'oncle Preichon, l'homme modeste par excellence et qui n'aspire jamais — ceci est encore l'un de ses mots bien dignes de passer à la postérité, — qu'à une célébrité... obscure !

Voici donc la copie du fameux billet, reproduction aussi fidèle que nous le permettent d'affreux pâtes ornant une anglaise quasi indéchiffrable.

« Recettes » merveilleuses extraites du manuscrit du Docteur L\*\*\* (nom illisible), renommé habile Médecin et Chasseur « émérite ».

Amorces de renards. Pour frotter la trappe et contre les morsures de serpents, de guêpes, de chiens enragés, puces et moucherons : Tu prendras cheveux d'homme mûre avec de la fièvre de vache et tu arroseras le tout avec de la chaux vive et du sang de mouton, pour t'en servir suivant les besoins.

Pour raccommoder un fusil charmé : Lorsque vous aurez mis la charge de poudre à votre dit fusil, mettez sur icelle poudre, au lieu de bourse, de la râpure de bois de « tillot » ; puis attachez à la bretelle le pied d'une belette blanche. Lâchez le coup, ce sera fait.

Si vous arrosez la terre avec du vert-de-gris, que vous aurez fait bouillir dans du vinaigre à la lune rousse, tous les vers les meilleurs pour l'hameçon en sortiront incontinent et vous procureront poissons, petits et grands.

Pour empêcher le loup d'approcher la nuit de vous, il faut porter sur l'épine du dos un emplâtre de pédze de sapain. Également celui qui se laverà les yeux avec du sang de chauve-souris verra aussi beau de nuit que de jour.

Si tu veux ne pas te lasser en cheminant et ne pas être aboyé des chiens sur ton passage, porte dans une poche le « poumon » d'une chienne, et dans une autre le cœur d'une « arondelle », puis met dans tes souliers des grains de genièvre.

Afin de faire arrêter n'importe quelle bête sauvage, pour qu'elle reste immobile, tremblante et muette et vous laisse grand loisir de la tuer. Frottez-vous énergiquement le creux de la main et la plante des pieds avec une couenne de lard, fricassee dans un mélange égal d'huile de pied de bœuf, de Toute-Bonne et de feuilles de crouselhion. Surtout recommandé pour s'empare adroitement de force lièvres, bécasses, bondelles et tassons. Le même, expérimenté aussi et bon pour gens atteints de frayeurs paniques et imaginaires, de tournoyements et de « grande fantaisie » ou qui ne seraient pas bien ferme de leur tête.

Suit l'antique formule : *Pour copie conforme, t'atteste, D. P.*, avec paraphe.

Maintenant que nous venons de satisfaire la légitime curiosité des nombreuses connaissances de feu David Preichon et de mettre à la portée de tous des moyens aussi simples que variés de se procurer du gibier à foison, est-ce trop attendre de la reconnaissance de ceux qui ne manqueront pas d'expérimenter les « merveilleuses recettes » ci-dessus, quelques détails précis sur les résultats — sans doute tout autant merveilleux — qu'ils ne peuvent manquer d'obtenir ?

Octave CHAMBAZ.

#### Une scie parisienne.

Sous le titre : *On dirait du veau*, le journal *La France* publie l'amusante et spirituelle chronique qu'on va lire :

Rien ne périt. Tout renait. A chaque période décennale, on voit refleurir les mêmes modes, qu'on croyait périmées, et les mêmes locutions, qu'on croyait mortes.

Vous rappelez-vous cette « scie » qui rendit centenaire une Revue des Variétés, grâce à l'acteur Baron et à l'accent inimitable avec lequel il lançait au public en délire ce refrain idiot :

Zut pour le ministère !  
On dirait du veau !

Cette scie passa, du soir au lendemain, de la scène sur la voie publique. Elle fit, tout un hiver, la joie des Parisiens. On l'entendait partout, et chacun la répétait, l'appliquant aussi mal à propos qu'il se pouvait faire.

— La jolie femme !... On dirait du veau !  
— Le beau cheval !... On dirait du veau !  
— La délicieuse fleur !... On dirait du veau !

Tout, tout, tout, politique, arts, lettres, sciences : on dirait du veau ! Ça devenait un exercice... On s'ingénierait à trouver à cette formule des antithèses hurlantes : tumulte à la Chambre, crise ministérielle, bruits de guerre, krach à la Bourse, réception à l'Institut, — on dirait du veau !

Un clou chasse l'autre. Une scie vient, une autre s'en va. « On dirait du veau ! » subit la fatalité commune. Mais ce n'était qu'une fausse sortie.

Elle a fait sa rentrée, l'autre soir, au Café-Concert.

Et tout le long des boulevards, les camelots vous assourdissaient avec ce cri : « On dirait du veau ! » C'est le stock de la vieille scie qu'on écoute.

J'ai toujours été curieux de remonter à la source de ces locutions qui font fureur plus ou moins longtemps. Chaque année, au moment des fortes chaleurs, il en surgit une — on ne sait d'où — et qui court le monde jusqu'à l'automne. Il fut une époque où il était de mode d'ajouter « des Salons » à tous les noms qu'on prononçait : « Hugo des Salons, Sarah Bernhardt des Salons, Louise Michel des Salons ! » C'était stupide, mais on ne faisait de mal à personne. On disait, on dit encore dans l'armée : « C'est comme des pommes ! » Le mot est l'équivalent d'une négation : « Le beau brin de fille, c'est comme des pommes ! » Signifie qu'elle est affreuse. On a fabriqué des adjectifs : chic, chouette, pschutteux, grelotteux... On en a détourné d'autres de leur sens ! Nous avons les horizontales, les agenouillées, les momentanées, les amincis, les boudinés, les étouffées... Nous avons de tout, — on dirait du veau !

On dirait du veau ! — ce mot a sa filiation, il est issu de cet autre : « On dirait du bœuf », lequel naquit, à Nice, de la collaboration de Charles Asseline et de Charles Monselet. Ce fut à propos d'un gentil minois entrevu de la terrasse d'un restaurant où ils s'escrimaient de la fourchette ; nos deux fines gueules se passèrent la langue sur les lèvres, et tout à coup :

— On dirait du bœuf ! s'écrierent-ils ensemble.

Le mot fit fortune dans la littérature, d'où il se faufila dans les arts ; il s'implanta dans les artistes, où, depuis, il est classique. Mais comment en un veau le bœuf s'est-il changé ?

Un jour, un jeune peintre traitait quelques camarades, jeunes comme lui, journalistes, artistes, poètes, tous fumistes et gens d'esprit, — sauf un, un provincial, oncle de l'amphitrite, fraîchement débarqué.

Sa première phrase fut malheureuse :

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda-t-il en désignant un de ces plats dont on n'a pas d'idée en province, on dirait du bœuf ?

— Ça, du bœuf ! hurlèrent en chœur les convives, jamais de la vie ! Où diable avez-vous péché que c'était du bœuf ?... Elle est bonne !.. C'est du veau !

Et les scieurs de long reprenaient à chaque service :

— Ça, mon oncle, on dirait du veau !... C'en est !

C'est dans ce festin mémorable que fut composée la grande symphonie du veau. Comme elle ne fut jamais écrite, il est douteux qu'elle passe à la postérité ; mais je veux vous dire ce qu'elle disait en substance :

« Tout ce qui se mange, c'est du veau : le thon, c'est du veau ; la sardine, c'est du veau ; les radis, c'est du veau ; le poisson, du veau ; veau, la crème ; veau, le café, le sucre, le cognac, les cigares... Tout est veau ! »

Et la scie ne s'en tenait pas aux choses matérielles : elle englobait les femmes, les ministres, celui-ci, celle-là, s'accrochant à tous, bafouant tout ! Jamais il n'y eut tant de choses en veau que ce jour-là !... L'oncle s'en alla dans un ahurissement voisin de la démence, se disant que Paris était une ville bien extraordinaire, puisque, jusqu'aux maisons, tout y était en veau !

L'anecdote se répandit ; on raconta dans d'autres ateliers la scie du veau : « On dirait du veau ! » remplaça victorieusement : « On dirait du bœuf ! »

De Montmartre la formule émergea dans l'avenue de Villiers et le quartier Monceau. Son chemin était fait, elle était arrivée.

Quelques-uns de nos peintres à la mode le dirent à leur coiffeur, cela suffit. Le coiffeur est généralement le véhicule le plus propre à transporter les néologismes ; c'est l'omnibus des locutions nouvelles. De chez son peintre, le coiffeur, rentré dans sa boutique, embrasse sa femme en ajoutant : « Dieu que c'est bon, on dirait du veau ! » Un client entendit qui répéta la chose au dehors. Le figaro ne s'en tint pas là ; chaque fois qu'il allait faire une barbe en ville, il disait au patient :

— Je viens d'en entendre une très bonne chez le peintre X... Il m'a dit en parlant de mon raseoir : « On dirait du veau ! »

Le patient, trouvant le mot drôle, en râgalaït sa famille, ses amis, ses connaissances ; son fils le colportait, le soir, au cercle. Et, par la canicule, les bétotiens de Paris, au lieu de chercher la fraîcheur, se redisaient les uns aux autres, sur tous les tons, et en particulier à propos de bottes : « On dirait du veau ! »

Et, grâce à ce regain, jusqu'à l'hiver, ils vont se le redire.

Mais cet article lui-même ?... On dirait du....

PARIS.

#### Le ringuès.

Oquè que m'a fe pliési dè lairè, l'est lo *Conteu* dão dozè juin, io y'avai marqué quoqu'enès dè cllião bounès villhès ringuès qu'on desai lè z'autro iadzo et que noutrè père et mèrè grand saviont récitat sein pi crotsi on mot.

L'étai on vretablio bounheu po cllião bons villho dè preindrè le gosse su lão dzénão po lè cajolà et lè z'amusà ; lè bouébo sè pliésant bin mi avoué leu qu'avoué lè père et mère, kà lão fasiont totès lão fantasi, et pu ye récitatant adé iena dè cllião galézès ringuès que lè dzouvenès d'ora ne cognessont papi ; coumeint cllia que lo père-grand no desai quand no fasai chàotà su sè dzénão :

Trot ! Trot ! Trot !

Madama dè Brot

Est tcheja dein lo pacot.

Lé fâves sont couêtès ; lè pâi sont boulrâ.

Monsu lo Courriâ.

Veni la relévâ .

A l'avi que desai cein, fasai état dè no laissi corrè perquie bas et on recaffâvè dè dzouie quand no r'aguelhivè su sè dzénão ; pu on scolliajvè on bocon, pas grantein, kà wo sédès : « Tsai que cret ne pâo dzoure », et on l'ai desai vito : « Enco ! enco ! Adon lo père-grand recou-

meincivè à no châotà ; mà tsandzivè dè ringue et récitatèv clia que sè dit :

A Parin, Paris, Pareau !  
Dans un grand petit bateau !  
Depuis Paris à Marseille  
Dans une grande corbeille.  
Mon cheval n'a point de brides,  
Mon âne n'a point de bâts,  
Regardez donc comme il va,  
Il court à toutes guides.  
Patatin ! Patatà !

Pu quand n'étant prâo mafi, no chetâvè su sè dzénâo et tapâvè avouè n'a man contré la semellè dè noutrè solâ ein faseint :

Ferrâ, ferrâ l'âno  
Po allâ déman ein Aglio !  
Ferrâ, ferrâ lo mulet  
Po allâ déman à Crebliet !  
Ferrâ, ferrâ lo tsevau  
Po allâ déman à la sau !

L'ai avâi assebin on autra ringua que sè desâi :

A cheval, mon bidet !  
Quand il trotte il fait des...

vo sédes prâo lo resto. Et bin, tot cein amusâvè bin mi lè bouebès què clliâo pouponnèt et clliâo bibis qu'on lâ baillè ora.

Et pu, faut surtot amâ lè z'einfants, kâ s'amusont et sè pllièsont bin mi avouè clliâo que lâo font totès lâo foléra et totès lâo fantasi qu'avouè dâi tordus et dâi pottus que lè remâfont et lâo font la potta, comueint lo Fréderi Bregolu, on villo valet que démâorè avouè sa cherra.

Ouna demeindzè, la Marion Bregolu avâi dâi vezîtes et, devant dè dinâ, l'etiont ti ào pâilo, que dévezâvont. Tandi que se n'hommo étaï zu à la cava, reimpliâ lo tepin, la Marion desè à son frarè que tourdzivè vâi lo fornet :

— Fréderi ! tint mè vâi lo bouébo n'a menuta tandi que vê tantquia l'hôto vouâti la soupa !

Sédes vo cein que cé bordon dè Fréderi l'ai reponde devant tot cé mondo ?

— Rein dè cein ! Cé que l'a fê lo vê, que le lâtséyè !...

G. T.

#### Pour les dames.

*Paulette*, tel est le pseudonyme sous lequel le *Genevois* publie une excellente causerie sur la mode, d'où nous détachons ces quelques lignes, à l'intention de nos lectrices.

Je ne crois pas que la mode ait jamais offert aux femmes économies autant de ressources que cette année. Jamais il n'a été si facile de transformer une vieille robe de façon à lui donner l'apparence d'une robe nouvelle. Les volants, les bâis, les galons de tresses si commodes pour cacher une ajouture, les mélanges d'étoffes, les corsages dépareillés, semblent avoir été créés tout exprès pour permettre ces arrangements. Les étoffes que la mode patronne ont une fraîcheur, une délicatesse de coloris, une originalité de dessin bien faits pour captiver et plaire. Les mousselines, les linons, les crêpons, si joliment ondulés, font les plus charmantes toilettes que l'on puisse rêver. Les foulards aux teintes douces et exquises, très en honneur, composent de jolis costumes commodes à porter et très pratiques, ils se lèvent comme des mouchoirs, malgré les teintes nouvelles, si délicieuses.

Il ne faut pas croire que les crêpons de coton, les mousselines, etc., etc., soient trop simples, même pour des femmes qui sortent beaucoup. Ce qui fait l'élegance d'une robe d'été, c'est surtout la couleur et la fraîcheur, cette année surtout où les tons frais sont le plus en faveur. Une robe de soie de la plus belle qualité, quelle que soit la valeur de ses garnitures et la perfection de la coupe, ne remplacerait pas sans désavantage, dans cette saison surtout, une toilette légère, claire, si l'on est jeune et mince, dans les teintes plus foncées et plutôt unies, si l'on est forte. La véritable élégance consiste à mettre ses toilettes en harmonie avec les circonstances. Vous serez beaucoup plus élégantes, mes chères lectrices, avec deux petites robes de 26 francs, fraîches, pimantes, qui conserveront ces qualités pendant toute la saison, car il est possible de les laver et repasser en une après-midi si c'est nécessaire, ce qui n'est pas possible avec une robe classique. Il

faut cependant en avoir une pour les jours sombres et frais.

C'est la fantaisie qui régit momentanément la façon de nos costumes. Les manches surtout sont sujettes à mille combinaisons dont la plupart sont très jolies. Quand l'étoffe est souple et légère, les manches très ajustées aux bras ont à l'épaule plus d'ampleur, drapées de différentes manières, froncées ou coulissées sur la longueur, garnies d'un bâis ou d'un ruban en cercle, ce qui n'est pas très avantageux. Deux petits volants formant jokeys dans le haut est ce qui me paraît le plus simple et le plus jeune. Elles sont généralement longues, mais par ces sortes chaleurs il est très bien admis de les arrêter à la saignée.

Les garnitures du corsage se mettent beaucoup sur le côté, plissées de dentelles, de mousseline, de soie d'une couleur tranchant généralement sur la teinte de la robe. Beaucoup de petites ceintures avec un nœud très enlevé sur le côté aussi.

#### La liste des étrangers.

Le chroniqueur du *Sport* raconte l'amusante petite historiette ci-après, qui se serait passée dans une ville thermale du midi de la France :

Un personnage très connu, très sympathique, en déplacement à la station de bains en question, y a amené un joli chien de chambre qui s'appelle Fabio et trouve plaisir de livrer le nom du susdit quadrupède à la liste des étrangers. On y lit : « M. Fabio, rentier. »

Or, depuis le moment où le king-charles a ainsi acquis un état civil tout à fait imprévu, il n'y a guère de jour où il n'arrive quelque lettre à son adresse. Tantôt c'est l'offre d'un marchand de vins du Beaujolais, qui aspire à l'honneur de le servir de ses bonnes années ; tantôt c'est sa part dans une souscription de bienfaisance qu'on lui demande. Un pauvre curé, plein de confiance en la liste, a écrit à M. Fabio, rentier, pour qu'il l'aïdât de quelques largesses à réparer son clocher.

Mais le plus burlesque incident, c'est une Espagnole, veuve ou abandonnée d'un perfide, qui écrit au rentier quelque chose comme ceci : « Enfin, la liste des étrangers arrivés à X... m'apprend où tu es, infâme ! laisse-moi aller te rejoindre, mon adoré !... » et ainsi de suite pendant quatre pages. Notez que la lettre est signée et que l'ardente Espagnole donne soigneusement l'adresse où elle attend, toute palpitante, une réponse qu'elle déclare devoir être pour elle la vie ou la mort.

Le maître du quadrupède, voulant charitalement mettre fin à une erreur délirante et cruelle, a coupé au plus touffu du dos d'ébène du king-charles une boucle soyeuse qu'il a insérée dans une enveloppe à l'adresse indiquée. La pauvre Espagnole aura-t-elle compris ?...

**Concerts d'été.** — Les concerts d'été donnés par la Société de l'*Orchestre de la Ville et de Beau-Rivage* paraissent fort goûts cette année, car ils sont régulièrement fréquentés. Le programme en est généralement gai, entraînant, comme cela convient à des auditeurs accablés par des chaleurs suffocantes. Ce sont là des heures fort agréables à passer, tout en jouissant de la fraîcheur du soir. Ces concerts ont lieu le *mardi*, le *jeudi*, à huit heures et quart, et le *dimanche* à huit heures, au jardin du Casino-Théâtre. Le *vendredi*, à huit heures et quart, au jardin de l'Arc.

**Une ancienne pinte qui s'en va** — Le 29 juin, on écrivait de St-Saphorin à la *Feville d'Avis de Vevey* :

« Encore une bonne vieille tête qui va disparaître sous son bonnet de Montreux ! Je veux parler de la figure sympathique de la veuve Paley, l'aimable hôtesse de St-Saphorin, le *Sanctus Simphorianus* de notre lac !

Tous ceux qui ont été, à pied, de Vevey à Lausanne, se sont arrêtés à cette ancienne « pinte » du pays qui, malheureusement, va se fermer à partir

du 1<sup>er</sup> juillet, après plus de cinquante ans d'existence.

*Entrez et vous goûterez*, disait l'enseigne sur la porte, et l'affable Vaudoise, de 84 ans, au costume caractéristique, venait vous offrir son petit blanc « qui redemande » et qui, comme dit la chanson, peut réveiller les morts. Mais ne vous avisiez pas à souhaiter autre chose que du jus de la treille et, si votre estomac criait famine, vous trouviez du pain et du fromage excellents, et encore ce n'était que pour faire apprécier davantage le cru de l'endroit !

Alors, tout en mangeant, on pouvait admirer le « fond du lac » qui se déroulait devant vous, avec ses eaux bleues de turquoise et le pur profil de ses montagnes aimées.

En face de cette grande Nature, ô bouteille, que tu es petite ! Mais le soleil a baissé sur l'horizon, il nous faut continuer notre route. En disant adieu à Madame Paley, nous la remercions encore de son hospitalité arabe et souhaitons qu'elle vive encore longtemps sur les bords du bleu Léman. Elle restera toujours dans le souvenir de ses riverains.

**Potage crème de légumes** (au maigre). — Faites revenir au beurre : deux carottes, un navet, un céleri, deux poireaux, deux oignons, un demi-chou, le tout coupé assez fin.

Mouiller d'eau, ajouter du sel, une poignée de pois cassés et une poignée de haricots blancs. Laisser cuire pendant deux heures et passer au tamis fin en conservant « la cuision. » Bien mélanger celle-ci peu à peu avec les légumes passés et réchauffer le tout sans laisser bouillir. Au moment de servir, augmenter d'un morceau de beurre et d'un demi-verre de crème.

On sert avec ce potage, au choix, des croûtons de pain grillé, une poignée de riz crevé, ou de raviolis aux épinards, aussi petits que possible.

#### Passe-temps

*proposé par un musicien.*

Combiner les lettres de chacune des sept notes : *Do, ré, mi, fa, sol, la, si*, avec les mots : *Lens, or, salon, rue, espion, levé, asile*, et trouver sept préfectorures ou sous-préfectorures de France.

#### Boutades.

A l'école :

L'instituteur. — Six enfants s'en vont à la rivière... mais il y en a quatre à qui on a défendu de se baigner... Combien sont entrés dans l'eau ?...

Toute la classe, en chœur. — Six, monsieur !

Un de nos docteurs disait dernièrement à l'une de ses clientes, qui se figure avoir toutes les maladies et qui le dérange sans cesse pour des riens : « Ah ! madame, quelle santé il vous faut... pour supporter toutes ces maladies-là ! »

Un brave homme du *Transtevere* demanda un jour avec grande instance une audience de Pie IX et l'obtint.

— Saint-Père, dit l'Italien joyeusement, vous venez d'opérer un miracle.

— Un miracle, mon fils !

— J'avais très mal à la jambe. J'ai mis un de vos bas dont me fit cadeau un de vos « camierie » et me voici guéri. N'est-ce pas un vrai miracle ?

— C'est du moins une chose fort curieuse, réplique Pie IX avec un fin sourire ; car, moi aussi, j'ai mal aux jambes. Je mets pourtant chaque matin mes deux bas... et je ne suis pas encore guéri

La petite X..., douze ans.

Elle est seule dans l'appartement lorsque la bonne, revenant du marché, donne un coup de sonnette retentissant.

— Alors la petite avec sérieux :

— C'est insensé, ces domestiques, ça sonne comme des maîtres !

L. MONNET.

Lausanne. — *Imprimerie Guilloud-Howard.*